

A MADAGASCAR.

Suite et fin.

Mais si les affaires se régentent entre Houves avec cette franchise relative, il n'en est pas de même entre Houve et Vazaha. Vous voulez louer les services d'un ouvrier indigène pour une tâche déterminée. Vous n'obtiendrez pas qu'il fixe de lui-même un prix. Il sait trop bien que le maximum de son désir sera dépassé par l'offre du vazaha (quand il s'agit d'un vazaha nouveau dans le pays). Mais, au-delà du maximum de son désir, l'Espérance qui fonde sur la générosité personnelle du vazaha est illimitée. Lui offrirait-on cent francs pour poser une serrure, c'est à peine s'il vous dirait merci. Seulement il se moquerait de vous avec les camarades. Vous lui promettez six sous : voilà qui est bien, il se fit content de quatre. Il ne se moquera de vous que pour dix centimes.

Alors on passe à la besogne. L'explication donnée (toujours fort longue), notre homme regarde, médite... et disparaît. Le lendemain il ne vient pas. Vous le faites chercher. On vous ramène par les oreilles. "Je n'ai pas mes outils, dit-il. — Va les prendre!" De retour avec ses outils, il déclare manquer d'un accessoire essentiel, par exemple, de vis, et il ne pourra se procurer des vis qu'un prochain samedi. En voilà jusqu'au vendredi suivant! On l'envoie au diable, on n'y pense plus. Un beau jour, l'homme se présente à vous, réclamant le prix convenu. On se lève pour chasser l'impudent, mais il vous fait voir que l'ouvrage est fait. Pas toujours bien fait. Il s'en est acquitté clandestinement, sans éveiller votre attention, nous assurant par son air d'être en règle. En somme, il a peur de vous, mais toutes vos bourrades ne lui feront pas changer sa méthode de travail.

Ce routinier a néanmoins des aptitudes merveilleuses. Dépourvu d'imagination, presque incapable d'inventer, il a un talent d'imitation unique. Donnez-lui un modèle et laissez-lui le temps : il le reproduira en se servant d'éléments grossiers, d'outils rudimentaires, et fera un chef-d'œuvre, sinon de goth, du moins de patience.

Il n'est pas rare qu'un Houve mène de front plusieurs métiers, même les plus divers. Il y avait, dans une imprimerie de Tananarive, un typographe qui composait la nuit et, le jour, faisait des bottes et des horloges. Celui-là n'est point paresseux, diriez-vous! Il l'est tout de même. S'il n'était pas paresseux, il ne serait pas Houve.

Encore faut-il s'entendre sur le véritable caractère de cette paresse, faite de philosophie et d'espégerie. Elle n'a rien de commun avec l'indolence créole, pour qui tout effort est une souffrance. Le bourdane qui restera trois jours couché, puis, soudain, fera les prodiges qu'on sait, n'est pas, on doit en convenir, un paresseux d'une espèce ordinaire. En réalité, le Houve n'aime pas le travail manuel. Il ne s'y décide, de ce contrat par le besoin. Alors, après les lenteurs préalables au milieu desquelles on dirait que sa résolution se débat, il se met à la tâche vaillamment, pour s'en débarrasser plus vite. Aussitôt en possession de la somme qui lui était nécessaire, on voit pour une nouvelle période de l'ar s'écouler. Il est heureux. En outre, il a le malin plaisir de planter là le patron qui comptait sur la suite de ses services. Le "lâchage"

L'EMPEREUR GUILLAUME ET LE ROI ALPHONSE XII.

Le Roi Alphonse XII.

NOTES ET SOUVENIRS PAR ERNEST DAUDET.

Pendant l'été de 1883, le bruit se répandit dans les chancelleries européennes que le roi d'Espagne Alphonse XII avait été invité par l'empereur Guillaume à aller le voir à Berlin. Il existait entre eux des relations anciennes. Elles remontent à l'époque où chassés de sa patrie, le jeune héritier de la couronne espagnole vivait dans l'exil.

A diverses reprises, il avait suivi sa mère en Allemagne et elle l'avait présenté à l'empereur. Mais, depuis son avènement, ces premières entrevues ne s'étaient pas renouvelées, encore qu'il eût été souvent question dans la correspondance privée des deux souverains d'y donner suite. Alphonse XII, intérêt politique ou sympathie personnelle, devait désirer revoir l'empereur. L'empereur, de son côté, devait désirer revoir le Roi qu'il n'avait connu qu'adolescent. L'invitation qu'il en crut des rumeurs considérées comme très vraisemblables, il venait de lui adresser répondait donc, assure-t-on, à une réciprocité envie de rapprochement.

Cet incident était bien fait pour ébranler le gouvernement français. Si la nouvelle du voyage royal laissait assez indifférent M. Grévy président de la république, elle préoccupait au contraire, et au plus haut degré, M. Jules Ferry, qui présidait le ministère.

Il était alors en butte aux plus graves difficultés intérieures. De jour en jour, elles s'aggravaient de la malveillance agressive que déployait contre lui M. Wilson, gendre du président Grévy. Il cherchait à les conjurer et à se fortifier dans le poste qu'il occupait, en consacrant ses efforts à créer entre lui et les cabinets étrangers des relations intimes et cordiales. Il n'ignorait pas que M. Wilson cherchait à le renverser pour mettre à sa place, à la présidence du conseil, le général Thibaudin, ministre de la guerre. Résolu à résister énergiquement aux attaques dont il était l'objet, c'est en se donnant l'air d'être activement mêlé aux affaires du continent, qu'il se flattait de rendre invincible sa résistance à ses adversaires de l'intérieur.

Il fut donc très ému par l'éventualité d'une excursion du roi d'Espagne à Berlin. Il craignait que l'événement ne fût considéré par l'Europe comme défavorable à la France, comme la preuve que le gouvernement espagnol s'éloignait de nous et allait subir l'influence germanique. Il fut amené aussi à décider que si Alphonse XII allait à Berlin, il fallait que, comme correctif à ce voyage, il s'arrêtât à Paris avant de rentrer à Madrid.

Imbu de cette idée, M. Jules Ferry chargea notre ambassadeur en Espagne, le baron de Michelis, de s'assurer de ce qu'il y avait de vrai dans les rumeurs qui représentaient le voyage comme réçu d'abord l'ambassadeur et qu'il transmittait à son gouvernement rassuré. M. Jules Ferry. Ils tendaient à faire croire qu'il n'était pas question de voyage. Mais, par après, arrivèrent des informations contradictoires. Le ministre de la guerre reçut de notre attaché mi-

Madrid un rapport déclarant que la visite du Roi à l'Empereur était chose décidée. Censuré avec un Français de ses projets d'automne, Alphonse XII avait laissé échapper ces mots : — Quand je reviendrai d'Allemagne... Il n'était pas allé plus loin ; il avait même essayé de se reprendre. Mais son interlocuteur n'en était pas moins resté convaincu que la visite aurait lieu, et l'attaché militaire de France, informé par lui, avait cru devoir faire part de l'information au ministre de la guerre.

Il est vrai que son rapport ayant été, avant d'être expédié, passer sous les yeux de l'ambassadeur, celui-ci, qui persistait à ne pas croire au voyage, avait écrit en marge : "Ceci ne me paraît pas exact." Il ne tarda pas à se souvenir qu'il s'était trompé. Quinze jours plus tard, la nouvelle du prochain départ du Roi pour l'Allemagne devint officielle. M. Jules Ferry ne fut plus alors préoccupé que de décider Alphonse XII à s'arrêter à Paris à son retour de Berlin.

Aux premières ouvertures qui lui furent faites à cet effet, le Roi ne dissimula pas qu'elles ne lui plaisaient qu'à demi. Il était assurément disposé à donner à la France un témoignage, pensait-il, serait mieux à sa place s'il ne venait que quelques mois après la visite à l'Empereur. Toutefois, M. Jules Ferry insistait tant et si bien qu'Alphonse XII finit par consentir à ce qu'on attendait de lui. Il fut convenu qu'il quitterait l'Allemagne, il passerait par Paris pour rentrer dans ses Etats au lieu d'aller embarquer à Anvers, ainsi qu'il en avait eu d'abord l'intention.

En Allemagne, il fut reçu de la manière la plus affectueuse. Soit que le vieil empereur voulut se l'attacher à force de bons procédés, en vue de combinaisons politiques futures, soit qu'il fût touché par la déférence que lui témoignait le Roi, il le combla d'honneurs et se montra paternel pour lui : "Il le traita comme son fils", nous dit un témoin.

Un matin que le roi était venu le voir et à la suite d'un long et très confiant entretien, Guillaume lui dit tout à coup : — J'ai tenu à vous donner une marque particulière de mon estime, et je vous ai nommé colonel honoraire d'un de mes régiments ; et comme je voulais entourer ce témoignage d'affection de tout ce qui peut en relever l'éclat, j'ai choisi, pour vous en confier le commandement, le régiment qui longtemps commandé le frère bien aimé que j'ai perdu naguère. Si vous acceptez, vous trouverez tout à l'heure, en rentrant chez vous, votre nomination officielle.

Très ému par la bienveillance de l'empereur, Alphonse XII remercia avec effusion et ne songea pas à demander quel était le régiment dont il devenait colonel, ni où il tenait garnison. Lorsque quelques heures plus tard il revint chez lui, le brevet l'attendait et en même temps que ce brevet un uniforme complet. L'empereur avait pensé l'attacher jusqu'à faire demander à l'avance et en secret au valet de chambre du Roi toutes les mesures nécessaires à la confection de cet uniforme qui se trouva aller à merveille. C'est d'ailleurs à ce moment seulement qu'Alphonse XII sut que le régiment en question avait sa résidence à Strasbourg.

Il ne se méprit pas quant à la situation délicate en laquelle allait le mettre cette circonstance vis-à-vis du gouvernement français. Mais il avait accepté

de l'application. Voilà pourquoi : Les gens d'imagination qui ont combiné théoriquement ont omis de calculer que le courant électrique nécessaire pour pratiquer l'opération devrait avoir une intensité d'environ 350 ampères avec une tension d'au moins 40 volts. Ce serait donc, en calculant bien, une puissance de 19 chevaux électriques devant disposer. A moins de transporter avec eux une usine spéciale, dans ce but, ce qui ne manquera pas de les faire remarquer, les cambrioleurs doivent donc renoncer dans l'état actuel du progrès électrique, à fondre, en tout ou partie, les coffres-forts.

Ils devront s'en tenir aux moyens classiques pratiqués aux Etats-Unis avec une telle maestria que le Congrès américain, en 1890, a dû voter une loi spéciale pour arrêter le développement de cette étrange industrie. Une commission technique a été nommée, composée de gens savants et honorables dont l'occupation consistait à évaluer constamment tous les modèles de coffres-forts perfectionnés qu'on lui présentait, à les faire sauter, à forcer les serrures, à joner de la célèbre pioce-mousseline. Avec l'emploi alternatif du foret et du chalumeau, ces experts sont arrivés à percer dans une muraille de coffre composé en fer et en acier de 8 centimètres d'épaisseur, un trou assez grand pour y passer le bras ; et l'opération ne dura que vingt minutes ! Il est vrai que personne ne dérangea la commission dans son travail.

Le dernier "cri" en matière de coffre-fort tuteur, soumis à la commission américaine, a été la curieuse boîte sphérique que l'on nomme un *serius-sej*. Il se compose de deux énormes coquilles hémisphériques emboîtées sans aucun joint extérieur sur lequel on puisse faire agir une pince ou déposer une cartouche d'explosif. Une serrure de sûreté à combinaisons ferme le petit orifice et, lorsque cette serrure est ouverte, encore faut-il, en tournant une manivelle d'une certaine façon, agir sur des ressorts qui permettent aux deux parties de l'énorme coquille de s'appliquer intimement l'une sur l'autre. On ne peut que frémir à l'idée de la situation dans laquelle se trouverait le possesseur d'un coffre-fort de ce genre ayant oublié la combinaison de la serrure ou fâché la manivelle ; mais la sécurité est à ce prix. Quelle chose étrange aussi que la structure de ces coffres fin-de-siècle ! Ils rentrent, au premier chef, dans la catégorie des objets dont le progrès a changé, du tout au tout, la forme, en leur conservant un nom qui n'y correspond plus.

Actuellement, c'est une véritable race de chats spéciaux qui se trouve créée et lorsqu'on veut dérober un de ces intéressants sujets, il suffit de le faire sortir du réfrigérateur et de le mettre en liberté à une douce température printanière. Le chat réfrigéré donne bientôt les signes d'un malaise évident ; on le voit s'efforcer dans sa belle fourrure, froncer ses gros sourcils, hérisser ses moustaches et manifester de toutes les façons possibles le désir de retourner dans les fraîcheurs obscures de son habitat professionnel, dont il apprécie tous les charmes : *trahit sua quemque volentis*. Cela pendant que les angoras, en plein été, se pelotonnent frileusement sur les couvertures piquées des vieilles dames.

Actuellement, c'est une véritable race de chats spéciaux qui se trouve créée et lorsqu'on veut dérober un de ces intéressants sujets, il suffit de le faire sortir du réfrigérateur et de le mettre en liberté à une douce température printanière. Le chat réfrigéré donne bientôt les signes d'un malaise évident ; on le voit s'efforcer dans sa belle fourrure, froncer ses gros sourcils, hérisser ses moustaches et manifester de toutes les façons possibles le désir de retourner dans les fraîcheurs obscures de son habitat professionnel, dont il apprécie tous les charmes : *trahit sua quemque volentis*. Cela pendant que les angoras, en plein été, se pelotonnent frileusement sur les couvertures piquées des vieilles dames.

Actuellement, c'est une véritable race de chats spéciaux qui se trouve créée et lorsqu'on veut dérober un de ces intéressants sujets, il suffit de le faire sortir du réfrigérateur et de le mettre en liberté à une douce température printanière. Le chat réfrigéré donne bientôt les signes d'un malaise évident ; on le voit s'efforcer dans sa belle fourrure, froncer ses gros sourcils, hérisser ses moustaches et manifester de toutes les façons possibles le désir de retourner dans les fraîcheurs obscures de son habitat professionnel, dont il apprécie tous les charmes : *trahit sua quemque volentis*. Cela pendant que les angoras, en plein été, se pelotonnent frileusement sur les couvertures piquées des vieilles dames.

Actuellement, c'est une véritable race de chats spéciaux qui se trouve créée et lorsqu'on veut dérober un de ces intéressants sujets, il suffit de le faire sortir du réfrigérateur et de le mettre en liberté à une douce température printanière. Le chat réfrigéré donne bientôt les signes d'un malaise évident ; on le voit s'efforcer dans sa belle fourrure, froncer ses gros sourcils, hérisser ses moustaches et manifester de toutes les façons possibles le désir de retourner dans les fraîcheurs obscures de son habitat professionnel, dont il apprécie tous les charmes : *trahit sua quemque volentis*. Cela pendant que les angoras, en plein été, se pelotonnent frileusement sur les couvertures piquées des vieilles dames.

INVENTIONS AMERICAINES

Coffres-forts et Cambrioleurs.

Il a été souvent question de l'étrange lutte engagée aux Etats-Unis entre les fabricants de coffres-forts et les cambrioleurs ; cela rappelle l'incessante lutte entre la cuirasse des navires de guerre et le canon, sans cesse plus puissant, qui s'efforce de la percer.

A en croire nos confrères techniques d'an delà de l'Atlantique, le cambrioleur faillit avoir raison, tout récemment, en se faisant électricien. Il suffisait, disait-on, de disposer d'un courant électrique puissant, tel que ceux qui servent à l'éclairage, et de mettre un fil conducteur en rapport avec une baguette de charbon, un autre avec le métal du coffre-fort. La baguette de charbon tenue à la main avec une poignée non conductrice, est approchée de la paroi du coffre-fort électrique jaillit en développant une température de 2,500, le métal fond : voilà l'ennemi dans la place !

Empressons-nous d'ajouter que ce complot employé de l'électricité ne passera pas de sitôt dans

Glaçière-garde-manger de voyage.

Ce n'est point, d'ailleurs, sur la construction des coffres-forts seulement que s'exerce la sagacité de ces avisés constructeurs. Ils résolvent des problèmes, *par le miroir*, et plus aimables avec une agréable recherche. Témoin celui qui consiste à emporter avec soi, même en voyage, une glacière, un filtre et un garde-manger : tout cela tenant dans une valise.

A gauche, le réservoir d'eau potable ; l'eau s'y filtre en passant à travers une pierre poreuse reliée à un tuyau qui la conduit dans le petit compartiment occupant le fond de la boîte. Vous ouvrez le robinet placé au bas, voilà de l'eau sans microbes, ou à peu près.

A droite, c'est le garde-manger et la glacière. On y met de la glace en morceaux, qui fond

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

AUTOUR DU DEVOIR

PAR LOUIS VAUTHIER

XXVII

— Hélas !... que je me souviens de l'espérance de mes contemporains. Et elle repart toute en légèreté d'accent, cependant voilà des siècles que nous bavardons là... Je me souviens. Elle s'échappe sans que Lucien cherchât à la retenir. Les condamnés sur son genou, le tête entre ses mains, il pleurait. Mais il se releva, et marchant à grandes enjambées, se perdit bientôt dans la nuit. Et Madeline demeurait étonnée de décevoir, stupide, regardant son flot noir qui repartait à son pied, avec des éclats de lui de-

mander l'oubli de tout.

XXIX

Elle ne pouvait plus douter la pauvre Madeline. Elle était trahie, sinon de fait, au moins de pensées, de désirs... bien plus, elle devenait pour Lucien un remords vivant, et un obstacle au bonheur qu'il souhaitait. Bientôt peut-être lui deviendrait-elle odieuse. Toute sa vie s'effondrait. Elle était seule, à jamais seule, sans espérance dans l'avenir, n'ayant pas même un enfant, comme preuve de ses bonheurs disparus, sur lequel elle eût pu concentrer toutes ses tendresses. Elle n'avait jamais avant, cette heure, désiré d'être mère. Elle se prit à regretter amèrement ce lien si puissant entre les époux.

Entourée de ces ténèbres, moins sombres que sa destinée maintenant, dans une sensation de vide, elle se sentait misérable, et elle demeurait étonnée. Puis sa pensée indéfiniment s'arrêta sur M. Ternières avec quelque douceur. Cette parenté des âmes qu'il avait invoquée, lui parut probable, puisque son image s'offrait à elle en cet instant de si grande détresse morale, et ce monde mystique dont il s'efforçait d'expliquer les mystères lui parut devoir contenir des vérités absolues. — Pourquoi pas, rien n'était impos-

— Que s'est-il donc passé ? questionna-t-il, de cette voix doucement autoritaire qui en ordonnant semblait prier et dont la prière était aussi un commandement.

Madeline frissonna sans répondre. Il l'entraînait, évitant le bâtiment principal. Bientôt ils se trouvèrent dans la rue, complètement déserte. Madeline se laissait conduire, incapable d'aucune initiative. Arrivée dans le parc, tout près du pavillon qu'elle habitait, M. Ternières la fit assise sur un banc abrité d'un bosquet de verdure. Alors, incapable de se contenir, elle éclata en sanglots, et lui dit tout, naïvement, comme elle l'eût dit à sa grand-mère. Il l'écoutait, la tête penchée, semblant méditer profondément. Son bras, passé, autour de ses épaules, la soutenait.

— Vous ne pouvez rentrer au bal en cet état, fit-il, attendez un instant. — Pauvre, pauvre enfant... Combien vous m'êtes plus chère maintenant... calmez-vous, mon affection saura vous apporter quelque consolation. Et elle s'abandonnait, sans souci de son orgueil d'épouse, de sa dignité de femme, la tête sur son

servait de bureau, ses souliers avaient laissé une large trace de poussière blanche ; elle devint qu'il avait dû demeurer longtemps là, hésitant sans doute à écrire à miss Pole.

Mais qu'avait-elle donc cette femme pour séduire ainsi ? Madeline s'approcha de la glace qui lui renvoyait son image. Elle frotta. Ses cheveux se plaquaient en mèches défrisées sur son front sa robe blanche, maculée, tombait à moitié arrachée ; le rouge qu'elle avait emprunté à la comtesse Yermoff, s'élevait à ses lèvres, s'était détaché par rigoles et formait sur ses joues de larges rides.

— Je suis laide ! s'écria-t-elle, et, pourvue qu'il se la vit ainsi, elle rattacha ses cheveux posément, passa une éponge sur son visage, échangea sa toilette de bal, contre une robe de chambre en flanelle blanche ; puis elle se mit à étudier ses traits, les comparant mentalement à ceux de l'Américaine.

Us examen impartial de la comtesse était tout de son côté ; son caractère, très facile pour tout dire, n'avait pu éloigner Lucien, dont elle se souvenait avec joie les mémoires d'été, les faisant siens. Pourquoi donc son amour s'effondrait-il sous quelques coquettements de sa belle-mère ? Elle se leva. — Pourquoi pas, rien n'était impos-

tout supérieure ?

Et comme elle formulait cette question, une phrase lue dans un des livres de M. Ternières se détacha, lucide, comme la plus désespérante et la plus lumineuse des réponses.

"La mobilité du sentiment chez l'homme", c'était là cette raison ou cette cause. Pourquoi elle bien alors rendre Lucien responsable d'une impression dont sa volonté était absente ?

Elle-même atterrée avait exigé de lui la promesse que le devoir seul entre eux ne deviendrait jamais un lien ; si ses pensées, après lui avoir toutes appartenu, allaient maintenant vers une autre, en était-il coupable ?

La faute ne devait-elle pas plutôt être imputée à elle-même qui n'avait pas su assez captiver son mari, se rendre nouvelle, différente d'elle-même. Mais ces réflexions, toutes d'indulgence ou de lassitude, ne calmèrent pas le désespoir de la jeune femme et, peu à peu une colère joyeuse la secoua de frisson.